

468 LA

NOCE DE VILLAGE,
OU
LE TABLEAU EN MINIATURE,
COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

A l'occasion du Mariage de S. A. R. Mon-
seigneur le Duc DE BERRY.

Par MM. DUBOIS ET BRAZIER; *[Signature]*

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
de la Gaité, le 15 Juin 1816.



PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière
le Théâtre Français, n°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1816.

337 A

PERSONNAGES.

ACTEURS.

- Le Père LAGAULE, ancien soldat
et cultivateur M. *Bignon*.
- La Mère LAGAULE, sa femme . Mlle. *Bourgeois*.
- HENRY, jeune Chasseur de la
Garde royale M. *Victor*.
- MAZZARI, vieux Soldat sicilien, M. *Bourdais*.
- CÉLESTA, fille de Mazzari . . Mlle. *Millot*.
- SANS-SOUCI, petit commission-
naire du village. Mad. *Adolphe*.
- CIBOULE, garçon jardinier-
fleuriste. M. *Duménis*.
- MARGUERITE, jeune fille du
village Mlle. *Emél. Hugens*.
- Six Filles du village.
- Six Gardes nationaux.
- Paysans.



*La scène est aux environs de Paris, sur une place
de village.*

LA NOCE DE VILLAGE

OU

Bayerische
Staatsbibliothek
München

LE TABLEAU EN MINIATURE,

Comédie en un Acte.

Le théâtre représente une place de village; une maison à droite, une chaumière à gauche.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE et six jeunes Filles.

(Elles sont occupées à faire des bouquets.)

MARGUERITE

En voilà-t-il des bouquets, en voilà-t-il ?

TOUTES.

Mais pourquoi ces bouquets ? Est-ce pour un mariage ?

MARGUERITE

Je le pense, moi ; la mère Lagault, pourtant, ne m'en a pas fait confidence ; elle m'a dit d'un air goguenard... vous savez comme elle est drôle, la mère Lagault ; elle m'a dit : vous ferez des bouquets tant que vous aurez des fleurs, quand vous n'en aurez plus....

TOUTES

Vous cesserez d'en faire.

MARGUERITE

La belle malice ! Mais il faut donc qu'il arrive aujourd'hui quelque personne recommandable, quelque joli garçon, car il n'y a dans ce village que des hommes mariés, et certainement ce n'est pas pour eux nos bouquets.

TOUTES

Oh ! non.

MARGUERITE

Dire qu'il n'y a pas un garçon ici ! et tant de pauvres filles qui soupirent !... Comment ! il ne se présentera pas un four-

nisseur de maris qui se charge de l'entreprise du village !...
Les maris sont pourtant d'une bonne défaite... Ces bouquets m'ennuyent. Si vous m'en croyez, jusqu'à ce que le père ou la mère Lagaule nous aient dit leur secret, laissons-là ces fleurs.

Oui.

TOUTES, *les jetant.*

MARGUERITE

Air : Vaud. des Amours d'été.

C'est assez d'bouquets comm'ça,
J'n'avons plus d'cœur à l'ouvrage ;
Les finisse qui voudra,
Quant à moi, j'les plantons-là ;
Est-ce un homme que j'fêterons ?
Qu'on s'explique davantage.
Pour un vieux, dam' nous verrons,
Pour un jeun' je r'commenc' rons.

TOUS.

C'est assez, etc.

(*On entend chanter.*)

MARGUERITE

Voilà le petit Sans-Souci, la gazette du village.

TOUTES

Oh ! oui, un menteur.

MARGUERITE

C'est pour ça qu'on le nomme la gazette. Voyons ce qu'il va nous dire... Il a aussi un bouquet.

SCENE II.

Les Mêmes, SANS SOUCI

SANS SOUCI

Me v'là, me v'là ! pas de bêtises sans moi.

MARGUERITE

Nous parlions de maris et de mariages, M. Sans Souci.

SANS SOUCI

C'est pour ça que je dis : pas de bêtises sans moi.

TOUTES, *fâchées* *

Comment ? pas de...

MARGUERITE, *les apaisant*.

Ne nous fâchons pas. Sans Souci, tu vas nous dire, toi qui sais tout, pourquoi ces bouquets que le père et la mère Lagaule nous ont commandés.

SANS SOUCI.

Air : Je ne veux pas qu'on me prenne.

Vous voulez que je bavarde .
Pour qu'après on s'cache d'moi ;
Non, d'babiller je n'ai garde,
Et de m'tait', j' m'impos' la loi.
Oui, c'est à tort qu'on m'soupçonne,
Car, lorsqu'on m' dit un secret,
Jamais j' n'en parle à personne...
Tout le village le sait.

MARGUERITE

Oui, l'on connaît votre discrétion ; mais... ?

SANS SOUCI

Même air.

Hier, au r'tour del'ouvrage,
J'ai vu Lise avec Colin,
Qui s'embrassaient sous l'ombrage,
J'ons passé tout droit mon ch'min.
Là-dessus j'aurions pu médire,
Les ayant pris sur le fait ;
Mais j' n'en ai voulu rien dire,
Tout le village le sait.

TOUTES

Mon petit Sans Souci !

SANS SOUCI

Même air.

Je sais, mam'selle Marguerite,
Qu'vous écrivez à Paris.

TOUTES

Ah !

SANS SOUCI.

Et vous, mam'selle Brigitte,
Vous tourmentez nos maris.

TOUTES

Ah !

SANS SOUCI.

Vous, votr' petit' langu' déchire,
Vous notre Seigneur vous plaît.

TOUTES

Ah !

SANS SOUCI.

Eh ! bien, je n'en veux rien dire,
Tout le village le sait.

MARGUERITE

Assez causé, monsieur. Revenons à l'objet essentiel...
Pourquoi ces bouquets ?

SANS SOUCI

Pour qui qu'est-ce ? (*à part.*) Je n'en sais rien, mais faut nous gausser d'elles. (*haut.*) Stila à qui l'on va donner les bouquets me suit.

MARGUERITE.

Il vous suit de loin, il y a une heure que vous êtes-là.

SANS SOUCI

C'est un mari !

TOUTES

Un mari.

SANS SOUCI

Et un mari qui est au pas... au pas ordinaire.

TOUTES

Qu'il se présente.

MARGUERITE

Est-il jeune ?

SANS SOUCI

Oui.

TOUTES

Qu'il accoure !

MARGUERITE

Est-il gentil ?

SANS SOUCI

Gentil.

TOUTES

Qu'il vole !

SANS SOUCI

Qu'il vole, qu'il accoure !

TOUTES

Nous voulons le voir.

SANS SOUCI

Sont-elles pressées ! Mais s'il ne vous convient pas, ce mari ?

TOUTES

Il nous conviendra.

SANS SOUCI

En vérité ? c'est juste ; en fait de maris...

Air : Tout ça passe.

Qu'ils soient bons, qu'ils soient méchants,
Qu'ils soient jaloux ou volages,
Aimables, contrarians,
Etourdis, galans, ou sages ;
Vieux ou jeun's, entre deux âges,
Dans la disette, au printemps,
Avec filles d'nos villages ;

(7)

Tout ça passe (*bis*) en même temps.

ENSEMBLE.

Tout ça passe etc.

SANS SOUCI

Vous voulez donc absolument le voir ?

TOUTES

Oui.

SANS SOUCI

Vous allez toutes pleurer... de joie en le voyant....
c'est. . . .

TOUTES, *l'apercevant*

Monsieur Ciboule !

SCENE III.

Les Mêmes, CIBOULE. (*Il est habillé tout en vert, casquette verte ; il a seulement des bas blancs.*)

CIBOULE, *chante.*

Ciboule vient offrir son hommage
Aux fillettes de ce canton, etc.

MARGUERITE, *le toisant*

Tiens, c'est ça !

CIBOULE

Comment, c'est ça ! qu'est-ce donc que vous croyez que c'était ?

MARGUERITE

Queuque chose de gentil.

CIBOULE

Ciboule ne vous donne pas dans l'œil ? Approchez-vous, et vous verrez. Vous seriez la seule insensible aux Ciboules.

MARGUERITE

Laissez-moi tranquille.... C'est un mari joli garçon. Vous n'êtes ni joli, ni garçon.

SANS SOUCI, *bas, à Ciboule.*

Elle dissimule. Ne lâchez pas prise.

CIBOULE

Je ne tiens rien.

SANS SOUCI.

Allez toujours.

CIBOULE

Mais je crois que je vas assez bien.

TOUTES

Ah ! ah ! ah ! ah !

CIBOULE

On dirait qu'elles rient.

SANS SOUCE

Vous savez le vieux dicton. J'ai ri, je suis désarmé.

CIBOULE

Elles sont désarmées, combattons-les. Mesdemoiselles, pourquoi ne voulez-vous pas de moi ?

MARGUERITE

D'abord, parce que vous êtes veuf.

CIBOULE

Veuf !... Je suis un homme fait.

MARGUERITE

Et défait.

SANS SOUCE

Ecoutez, mon ami.

Air du Fleuve de la vie.

Lorsqu'il a perdu sa compagne,
Le rossignol ne chante plus ;
Ses sons plaintifs, dans la campagne
Même ne sont pas entendus.
Tel est l'époux, sans trop médire,
Pleurant l'épouse qu'il chérit.
Je t'aime ! on craint qu'il l'ait tant dit,
Qu'il ne puisse plus le dire..

CIBOULE

S'il ne faut que cela je chanterai, je chanterai toujours.

Air du Piège.

Je chanterai vos doux attraits ;
Votre vertu, votre sagesse,
Ces yeux qui me lancent des traits
Allumant ma vive tendresse ;
Ces yeux où je vois chaque jour
Un nouveau dard que l'amour forge

(Il peut à peine parler. (à part.)

Quand je chante ce chien d'Amour,
J'ai toujours un chat dans la gorge.

TOUS, riant

Ah ! ah ! ah ! ah !

CIBOULE

Décidément, vous me refusez ?

TOUTES

Oui.

(9)

CIBOULE

Au moins, vous m'avez donné mes bouquets.

TOUTES

Les voilà, les voilà!

(Elles les lui présentent dans un panier qu'il prend.)

SCÈNE IV.

Les Mêmes, Mère LAGAULE.

MÈRE LAGAULE

Eh bien! qu'avez-vous fait donc là, vous autres?

SANS SOUCI

On lui donne ces bouquets pour paquet.

MÈRE LAGAULE

Ces bouquets pour ce magot-là?

CIBOULE

Oui.

MÈRE LAGAULE.

Pour toi! n'y a pas d'ordre, entends-tu?

CIBOULE

Je m'aperçois bien qu'il n'y a pas d'ordre. V'là une heure que je flotte entre le ziste et le zeste.

MÈRE LAGAULE

Comment dis-tu ça?

CIBOULE

Entre le zeste et le ziste, si vous l'aimez mieux.

MÈRE GAULE

Allons, ziste pour tes bouquets, et zeste pour ta personne. Ces fleurs-là, c'est pour un malin.

CIBOULE

Ce n'est pas pour moi.

MÈRE LAGAULE

Pour un brave.

CIBOULE

Ce n'est pas pour moi.

MÈRE LAGAULE

Pour mon fils

MARGUERITE

Comment, mère Lagaule, votre fils revient?

La Noce de Village.

B

MÈRE LAGAULE

Eh ! oui, il revient ! dans une heure , dans une minute
peut-être.

TOUTES

Dans une minute !

SANS SOUCI

Est-il garçon ?

mère LAGAULE

Je crois bien.

TOUTES

Courons au-devant de lui.

MÈRE LAGAULE

Un moment !... Toi, Ciboule, ce panier de fleurs par
terre , et plus vite que ça. Ces bouquets sont pour mon fils ;
défense à qui que ce soit d'y toucher.

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Depuis dix ans , mon fils sert sa patrie ;
A quinze ans il était soldat ,
Et sa main toujours aguerrie
Fit plus d'une action d'éclat.
Lorsqu'illustré par tant de belles choses ,
Mon fils rentre dans ses foyers , (bis)
C'est bien le moins qu'il trouve quelques roses
A mêler parmi ses lauriers.

MARGUERITE

Est-il toujours dans le 10^e. de ligne ?

MÈRE LAGAULE

Non , il est chasseur du régiment de Berri.

TOUTES

Oh ! mon Dieu !

MÈRE LAGAULE

Même air.

Du brav' dixième il fit partie,
Et ne prenant qu' l'honneur pour loi,
Pendant qu' la Franc' fut asservie,
Il resta fidèle à son Roi :
Au retour , pour prix de son zèle ,
Le princ' lui dit : viens servir sous mes yeux (bis)
Convenez-en , l' soldat le plus fidèle
Mérite d'être l' plus heureux.

SANS SOUCI

Mais par quel hasard vient-il ici ?

MÈRE LAGAULE

Il a eu l'honneur d'être un des cavaliers choisis pour
aller au-devant de la princesse destinée à notre prince. . .
Cher enfant !

MARGUERITE

A notre tour , allons au-devant de lui.

MÈRE LAGAULE

Bah ! mon mari y est déjà ; il va nous l'ammener

TOUTES

C'est égal , nous y allons.

MARGUERITE , *revenant avec les autres.*

Par où faut-il prendre ?

SANS SOUCI , *à part*

Promenons-les.

(*Pendant ce tems , mère Lagaule regarde les bouquets.*)

TOUTES

Par où ?

SANS SOUCI , *à part.*

Père Lagaule a pris à droite , envoyons-les à gauche.

TOUTES

Finirez-vous.

SANS SOUCI

Tenez , donnez à gauche comme à l'ordinaire... passez devant la place , prenez après ça la ruelle des faux pas , vous tomberez dans l'allée des folles , et attendez-là.

MARGUETITE

Dans l'allée où nous sommes presque toujours ? Mais , bonne mère , laissez-nous nos bouquets , nous voulons les lui offrir nous-mêmes.

TOUTES. (*Elle les reprennent.*)

Air : *En ! bien qu'est-ce.*

Allons vite ,

Allons vite ,

C'est l'plaisir

Qui nous invite ;

Allons vite ,

Allons vite ;

Comm' l'plaisir

Fait courir !

MARGUERITE.

C' bon Henri , je l' vois déjà ;

J' veux l'embrasser la première.

MÈRE LAGAULE.

Avant , parle-lui d' sa mère.

(*Montrant son cœur.*)

Dis-lui que je l'attends-là.

SANS SOUCI.

Dit's-lui qu' votre cœur soupire

Pour le voir sous votre loi.

CIBOULE, *les rappelant.*

Ah ! n'oubliez pas d' lui dire
Mill' chos' honnêtes pour moi.

TOUTES.

Allons vite , etc.

SCENE V.

CIBOULE , Mère LAGAULE , SANS SOUCI.

MÈRE LAGAULE

Qu'il tarde à venir!

(*Elle regarde de tous côtés.*)

SANS SOUCI

Monsieur Ciboule , voilà un fier rival pour vous.

CIBOULE

Au contraire , c'est un ami qui arrive.

SANS SOUCI

Un ami !

CIBOULE.

Air du quatrieme étage.

Assez souvent je suis en butte
A plus d'un discours saugrénu ;
Alors je crie ou me dispute ,
Et pour finir , je suis battu.
H est tems d'cesser tant d'outrage ,
J'aurai dans Henri , je le croi ,
Quand on dout'ra de mon courage ,
Quelqu'un qui se battra pour moi.

MÈRE LAGAULE

Le voici , le voici ! je l'ai vu... Ah ! mon Dieu ! quel
trouble ! quel saisissement j'éprouve !... Je ne peux plus
marcher.... Mon fils !... mon Henri !... mon fils !....

SCENE VI.

Les Mêmes , Père LAGAULE , HENRI.

HENRI , *court dans les bras de sa mère.*

Me voilà , ma mère , me voilà.

MÈRE LAGAULE , *reprenant ses forces.*

Ah ! Dieu merci , je retrouve mes forces pour l'em-
brasser.

TOUS

Air: *Chœur d'Honorine.*

Ah ! quel beau jour

Quand { je revois } le fils { que j'aime !
ou revoit } qu'on aime !

Ah ! quel beau jour,
Que celui de son retour !

Le père, la mère LAGAULE.
Embrasse-nous, mon cher enfant.
Mais voyez donc comme il est grand ?
Des pleurs s'échappent de ses yeux.
Ah ! quels momens délicieux !

TOUS.

Ah ! quel beau jour, etc.
Notre allégresse est extrême !

HENRI

Mes bons parens !

MÈRE LAGAULE

Eh bien ! notre homme, es-tu content ?

PÈRE LAGAULE.

Si je suis content ! tu vas voir. . . . Eh ! Pierre, Jacques,
Nicolas ? venez, tous mes gens. (*Ils paraissent.*)

TOUS

Que voulez-vous notre maître ?

PÈRE LAGAULE

Ce que je veux ?

Air: *En revenant de Bâle en Suisse.*

Qu'à la gaité chacun se livre ;
Mon fils vient d'arriver enfin ;
Je veux que chez moi l'on s'enivre
Et de plaisir et de bon vin.

Ma tendresse active
Jamais n' s'arrêtera ;
Puisqu' mon fils arrive,
Mon vin partira.

TOUS.

Sa tendresse, etc.

PÈRE LAGAULE.

En avant, pièce de Champagne,
En avant, pièce de Bordeaux,
Vin de Bourgogne, vin d'Espagne ;
J'veux qu'on défonce tous mes tonneaux.

Ma tendresse active
Jamais n' s'arrêtera ;
Puisqu' un brave arrive,
Mon vin partira.

TOUS.

Sa tendresse , etc.

(*Les garçons sortent.*)

HENRI.

Air : *Comme faisaient nos pères.*

Enfin , au gré de mes souhaits ,
Dans mes bras je vous presse ;
Je sens que ma tendresse
Devient plus forte que jamais.
Plaisir extrême !
Bonheur suprême !

PÈRE LAGAULE .

Mon cher Henry , nous l'éprouvons de même.

MÈRE LAGAULE .

Tu dois être bien harrassé.

HENRY .

Non , le plaisir m'a délassé .
Peut-on , morgué ,
Être encor' fatigué ,
Quand au bout d'sa carrière ,
On embrasse sa mère ,
Quand on revoit et sa mère et son père .

MÈRE LAGAULE

C'est ça . . . Nous v'là heureux . . . heureux tout-à-fait ,
n'est-ce pas , notre homme ? .

PÈRE LAGAULE .

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Pour te prouver comme il faut
Combien son retour me flatte ,
D'avant tout l'monde , il faut qu'j'éclatte ,
Je n' saurions en faire trop .
J'vers' des larmes de tendresse ;
Je me sentons dans l'ivresse ;
Queu bonheur ! quelle allégresse !
Je ne l'oublierons jamais .
Ah ! mon cœur est tout de flamme ,
Viens donc , que j't'embrass' ma femme , (*il l'embrasse .*)
Je n'sais plus ce que je fais .

MÈRE LAGAULE , *attendria.*

Excellent mari !

CIBOULE

A mon tour à lui faire un compliment . . . Y paraît que
vous voilà arrivé , brave Henri ?

HENRI , *sans le regarder.*

Oui , il paraît , (*se retournant*) Eh ! c'est ce nigaud de
Ciboule !

CIBOULE.

J'étais sûr qu'il me reconnaîtrait... Je n'ai pas changé du tout.

HENRI.

Eh bien! es-tu heureux?

CIBOULE.

Je vous en réponds. Vous ne savez pas que ma femme est morte?

HENRI.

Non?

CIBOULE.

Depuis ce tems, je mène la vie d'un homme veuf... Je suis beaucoup plus tranquille.. Et vous, mon brave, y paraît que vous avez fait un bon chemin. Vous avez été à cent lieues au-devant de notre nouvelle princesse.

HENRI.

Tu as raison. J'ai fait un bon chemin.

MÈRE LA GAULE.

Comme tu as dû être fier de la préférence qu'on t'a donnée sur tes camarades?

HENRI.

Je le crois bien.

Air : De la Sentinelle.

Ce choix m'honore, il me rend plus content
Que tout l'éclat d'une illustre victoire,
Puisque je vois dans cet hymen brillant
De mon pays, le bonheur et la gloire.
Deux fois mon cœur fut transporté
Dans une occasion si belle;
Français j' fus doublement flatté,
Quand l'honneur, près de la beauté,
Vint me placer en sentinelle.

MÈRE LA GAULE.

Mais Henri, est-ce que ce mariage-là ne t'a pas donné quelques idées?...

CIBOULE.

De mariage?...

HENRI, *soupirant.*

Si fait.

Air : Du verre.

Fils du régiment de Berri,
Tu fras ben, si tu veux m'en croire,
D'imiter ton prince chéri,
En plaisir, de même qu'en gloire,

Le voyant courir aux combats ,
Qu'le guerre aurait pour toi de charmes !
Quand y prend femme riche d'appas ,
A l'amour comm' lui, rends les armes.

HENRI, *d'un air pensif.*

C'est mon intention , mon père.

MÈRE LA GAULE.

Eh bien ! ça te rend tout pensif.

CIBOULE.

Ça l' rend bête... comme moi. L'amour est un terrible
enchanteur.

PÈRE LA GAULE, *le pressant.*

Dis donc, Henri, est-ce que ce cœur serait pris ?.. Allons ,
parle, je suis ton père.

MÈRE LA GAULE, *le pressant.*

Je suis ta mère.

CIBOULE.

Je suis... Je suis Ciboule, et...

HENRI.

Je ne le puis.

Air : du Parlement.

Pourquoi révéler un secret ?
Dont la trac' vous est inutile ?
Vainement votre cœur voudrait
Rendre' le mien heureux et tranquille.
On croit Mars plus cruel au jeu,
Que l'amour ; c'est faux , je le jure :
Je m'suis r'levé de vingt coups d'feu ,
J'ne puis guérir d'une piqûre.

MÈRE LA GAULE, *bas à son mari.*

Allons, allons, il est amoureux.

PÈRE LA GAULE, *bas à sa femme.*

Force-le en tête à tête à tout t'avouer.

CIBOULE, *les prenant à part.*

Voulez-vous que je vous dise son secret ?

PÈRE et MÈRE LA GAULE.

Oui.

CIBOULE, *bas.*

Il est amoureux... Pour lire dans son cœur, tirez-lui les
vers du nez.

PÈRE et MÈRE LA GAULE.

Imbécilles

MÈRE LA GAULE.

Allons, allons, mon Henri... Va, il n'y a pas de mal sans
remède, mon garçon.

CIBOULE, avec âme.

Et il y a bien des remèdes sans mal.

Air : Bois, bois.

Viens, viens, viens, mon enfant
Te consoler dans le sein de ta mère ;
Viens, viens, viens, mon enfant,
Mes tendres soins finiront ton tourment.

HENRI.

Votre bon cœur, vainement l'espère ;
De mon chagrin,
Je n'prévois pas la fin.

CIBOULE, à part.

Il aime ailleurs, ça fait mon affaire.
Vit' recourons
Vers mes jeunes tendrons.

Le père et la mère LA GAULE.
Va, va, va mon enfant, etc.
Viens, viens, viens mon enfant, etc.

CIBOULE.

J'ai, j'ai, j'ai maintenant
Bien plus d'espoir, seul, y faut qu'on m'préfère.
J'ai, j'ai, j'ai maintenant
Le doux espoir d'voir finir mon tourment.

(Il sort du côté par lequel sont sorties les jeunes filles.)

SCENE VII.

Le Père LA GAULE seul.

Qui diable peut-il aimer ? Ce n'est pas une fille de notre village?... Oh ! non, il était trop jeune quand il est parti... Hum ! hum ! je me rappelle le tems où ce que j'étais soldat... Allons, c'est queuque demoiselle de queuque ville où ce qu'il a été en garnison ; queuque fille riche... et ça l' désolé... et pourquoi se désespérait-il ? y n'est que soldat, c'est vrai, mais il est jeune, brave, brave... ça mène à tout... comme je l'ai lu queuque part.

Air : En amour comme en amitié.

La bravoure est un talisman :
Lisez les pages de l'histoire ;
On vit la fortune souvent
Ouvrir son temple d'or à l'enfant de la gloire ;
Voilà les paroles d'un Roi,
Comblant un brave, de largesses :
« De ton pays, tu sauvas les richesses ;
» Ton pays partage avec toi. »

(On entend appeler Père La Gaulé ! Père La Gaulé !)

La Noce de Village.

C

SCENE VIII.

SANS SOUCI, Père LA GAULE.

SANS SOUCI, *accourant.*

Père La Gaule!

Père LA GAULE.

Eh bien! quoi?

SANS SOUCI.

Un étranger qui n'est pas de France vient d'arriver.

LA GAULE.

De quel pays est-il?

SANS SOUCI.

Attendez... C'est un... Napolitain.

LA GAULE.

Un Napolitain!

SANS SOUCI.

Eh bien, ce Napolitain, savez-vous pourquoi y vient?

Père LA GAULE.

Non.

SANS SOUCI.

Y vient pour se battre avec vous.

Père LA GAULE.

Ah! ah! ah! ah!

SANS SOUCI.

C'est pas une plaisanterie... Y se nomme Mass... Mass...

Père LA GAULE.

Mazzari?

SANS SOUCI.

Juste... Il est gros... avec des yeux comm' ça... Tenez-vous bien, père La gaule... Ah! mon Dieu! fe voilà.

SCENE IX.

Les Mêmes, MAZZARI.

Père LA GAULE.

Eh! c'est toi, Mazzari!

MAZZARI, *lui présentant deux épées.*

Oui, c'est moi.

SANS SOUCI.

Il est pressé.

Père LA GAULE.

Que signifie, mon brave?

MAZZARI.

Il y a dix ans, nous eûmes à Naples une querelle...

Père LA GAULE..

Tu t'en souviens ?

MAZZARI.

Nous devons nous battre, mais ton régiment partit.. et j'attendais l'instant favorable de te donner un bon coup d'épée. L'occasion s'est présentée ; j'en profite, je viens te tuer.

Père LA GAULE, *riant*.

Mazzari... écoute-moi... tu sais que je ne recule jamais.

MAZZARI.

Tu es Français.

Père LA GAULE.

Mais te souviens-tu bien de notre dispute?... elle eut lieu dans ces tems malheureux où la Discorde ravageait la terre... Alors, portant la guerre jusque dans ta patrie, les Français étaient tes ennemis. Maintenant que la paix règne partout, que votre Roi vous est rendu, que le nôtre est remonté sur son trône, qu'une alliance brillante va unir nos deux nations, tu voudrais que des sujets n'imitassent pas leurs souverains?... Allons, Mazzari, allons... si tu résistes à ces raisons, je prends cette épée... Si tu en sens toute la force, embrassons-nous.

MAZZARI, *réfléchissant*.

Oui, les Rois sont nos pères ; ils s'embrassent ; les enfans doivent les imiter... c'est juste.

Air : *Du galoubet*.

Embrassons-nous, (bis.)

Suivons l'exemple de nos pères,

Il est si noble, il est si doux !

Dans les palais, dans les chaumières,

Soyons amis, vivons en frères,

Embrassons-nous.

Père LA GAULE.

Embrassons-nous, (bis.)

Ce mot fait taire la vengeance ;

Aussi dans quelque temps, voyez-vous,

Vivant en bonne intelligence,

On se dira dans tout' la France :

Embrassons-nous.

Ah ça, mon cher Mazzari, tu ne me feras pas accroire que tu es venu de Naples en France pour me tuer ?

MAZZARI.

C'était d'abord pour cela, et puis pour accompagner notre princesse, destinée à un brave descendant de Henri.

SANS SOUCI.

Eh bien! monsieur le Napolitain, comment trouvez-vous
l' pays ?

MAZZARI.

Les femmes y sont charmantes.

PÈRE LA GAULE.

Les hommes ?

MAZZARI.

Bons, généreux, hospitaliers ; un peu trop politiques...
Reste de vertige... ça se passera... Il ne restera bientôt plus
au Peuple Français que sa loyauté, son courage et son
honneur.

PÈRE LA GAULE.

C'est ça... dis donc, Mazzari, votre princesse a-t-elle été
bien reçue ?

MAZZARI.

Si bien que j'ai cru que jamais elle n'arriverait.

SANS SOUCI.

Et partout elle arrivait trop tard, n'est-ce pas ?

MAZZARI.

Sa marche, mes amis, a été un véritable triomphe.

Air : *Voyage qui voudra.*

Pour bien fêter notre princesse
Toute la France était d'accord ;
Dans chaque endroit, la même ivresse ;
Même gaieté, même transport ;
Les villes, les villages
La comblèrent d'hommages ;
Des pleurs délicieux
Mouillaient ses yeux.
Enfin, partout sur son passage
Un pur sentiment éclatait,
Celui-ci riait,
Celui-là pleurait,
Un autre oriait,
Un autre priait,
Partout on chantait,
Partout on dansait,
Oui, l'on chantait,
Dansait, sautait.

La, c'étaient de jeune filles qui lui présentaient des
fleurs, ici c'étaient des vieillards qui levaient les mains
au ciel pour le prier de bénir son union... D'un autre
ôté, les pères, les mères... Eh ! que sais-je moi ? Notre

(21)

bonne Princesse en arrivant à Paris a dit, d'une âme attendrie, émue, reconnaissante,

Voyage
Quel plaisir tu m'as fait !

SANS SOUCI

Elle n'est pas au bout.

PÈRE LAGAULE

Mais, mon ami, tu avais une fille quand je t'ai connu à Naples.

MAZZARI

Je l'ai amenée avec moi.

LAGAULE

Elle est ici ?

MAZZARI

Oui, mon ami, pour quelques jours, car elle est à la suite des dames qui accompagnent la Princesse.

LAGAULE

Et mon fils, il est chasseur au régiment de Berri... Sans Souci ?

SANS SOUCI

Père Lagaule ?

LAGAULE

Dis à ma femme de venir.

SANS SOUCI

Oui, père Lagaule. (*à part.*) Je vois un mariage qui se mitonne. (*Il sort.*)

SCENE X.

LAGAULE, MAZZARI.

MAZZARI

Pourquoi appelles tu ta femme ?

PÈRE LA GAULE

Pour te la présenter... et puis...

MAZZARI.

Et puis?..

PÈRE LA GAULE,

La voilà.

SCENE XI.

Les Mêmes, Mère LAGAULE, SANS-SOUCI.

MÈRE LA GAULE

Que veux-tu, notre homme ?

PÈRE LA GAULE.

D'abord, te faire connaître à un vieux camarade.

MAZZARI.

Serviteur, madame.

PÈRE LA GAULE.

Ensuite te dire qu'il nous amène sa fille pour marier à notre fils.

MÈRE LA GAULE.

En vérité?

MAZZARI.

Comme tu y vas! un moment.

PÈRE LA GAULE.

Une suivante des suivantes de la Princesse, et un chasseur du régiment de Berri, enrôlés ensemble, ça va sans dire. Signons la cartouche.

MAZZARI.

Ah! ça mais, faut au moins ma permission.

LA GAULE.

Air : *Elle est jeune et vous êtes vieux.*

Chez nos deux peuples désunis,
La douce paix reprit naissance ;
Nous étions tous deux ennemis,
Nous v'là de bonne intelligence.
Nos princ's par l'hymen le plus beau,
Assur' l' repos de leur patrie ;
Ne pouvons-nous, d'un grand tableau,
Ach'ver la petite copie ?

MAZZARI.

Il n'y a qu'une légère difficulté, c'est que ma fille est amoureuse.

PÈRE LA GAULE.

De qui ?

MAZZARI.

Je n'en sais rien... ça lui a pris en route... je soupçonne que c'est quelque Français... mais comme par suite de ma haine pour toi, je lui avais dit qu'elle n'épouserait jamais qu'un de ses compatriotes, elle m'a fait un secret de ses tendres amours.

MÈRE LA GAULE.

Oh! oh! c'est singulier, ça... eh! bien, mon fils est amoureux aussi.

MAZZARI.

De qui ?

MÈRE LA GAULE.

Je n'en sais rien... il m'a dit que son amour était sans espoir, qu'en conséquence, c'était pas la peine d'en parler.

PÈRE LA GAULE.

Bah! bah! mettons ces deux chagrins-là ensemble, ça fera peut-être un plaisir.

MÈRE LA GAULE.

Eh! oui, de deux grandes passions malheureuses, nous ferons peut-être un hymen heureux.

MAZZARI.

C'est dit.

SANS-SOUCI.

M. le napolitain, je crois que voilà votre fille.

TOUS.

Oui da!

MAZZARI.

Elle se sera ennuyée de m'attendre à l'auberge où je l'ai laissée.

PÈRE et MÈRE LA GAULE, et SANS-SOUCI.

Elle est charmante!

TOUS

Air : *Charmante Gabrielle.*

Fraîcheur, grâce, finesse,
Bonté dans chaque trait,
D'une aimable princesse
Voilà bien le portrait.
O France, quelle joie!
Quels vifs transports!
La Sicile t'envoie
Tous ses trésors.

(Pendant ce couplet, Célesta entre d'un air rêveur.)

SCENE XII.

Les Mêmes, CELESTA.

CELESTA, *sortant de sa rêverie.*

Eh! bien, mon père, l'avez-vous tué?

PÈRE LA GAULE.

Non, ma belle fille.

CELESTA.

Votre belle fille!

MÈRE LA GAULE.

Oui, mon enfant... vous allez épouser un brave.

CÉLESTA, avec chagrin.
Moi, mon père?

MAZZARI.

Ils le veulent.

PÈRE LA GAULE.

Air : *Partant pour la Syrie.*

A peine à votre aurore,
Vous avez mille attraits ;
Mon Henry, jeune encore,
Est brav' comme un Français ;
D'après cela, mam'selle,
Tout doit aller rond'ment,
Car toujours la plus belle
Doit-être au plus vaillant.

CÉLESTA.

Vous êtes bien honnête, mais sans connaître...

MAZZARI.

Bah, bah ! Celesta Mazzari, mariée à Henri, chasseur au
régiment de Berri.

CÉLESTA, à part.

Chasseur au régiment de Berri!

PÈRE LA GAULE.

Allons dresser le contrat.

Père et mère LA GAULE, MAZZARI.

Air : *Gai, gai, marions-les.*

Gai, gai, marions-les,
L' mariage
Est de leur âge ;

Gai, gai, marions-les,
Unissons-les pour jamais.

PÈRE LA GAULE.

J'te promets qu'à sa moitié,
Mon fils ne s'ra pas parjure,
Car lorsqu'un militaire jure,
Jamais il n'jure à moitié.

ENSEMBLE.

Gai, gai, etc.

MAZZARI.

Epouser un bon Français,
C'est suivre en tout ta maîtresse ;
Del'hymen comm' la princesse,
Tu vas connaître les attraits.

ENSEMBLE.

Gai, gai, etc.

(Ils sortent tous trois ; Célesta reste avec Sans-Souci.)
MÈRE LAGAULE, montrant une jolie chaumière.
Vite, chez le notaire, mon enfant, voilà votre demeure.

SCÈNE XIII.

SANS-SOUCI, CELESTA.

CELESTA.

Je ne conçois pas mon père, qui m'avait dit avec colère :
Célesta, tu n'épouseras jamais un Français, et à peine arrivée,
c'est un Français qu'il me destine... quel est-il? je l'ignore...
il est dans le même régiment que ce jeune homme qui dès qu'il eut
connaissance de la résolution de mon père, de sa haine pour les Français,
ne voulut m'avouer ni son nom, ni celui de sa famille. Quel sera son chagrin quand il saura...

Air : *Vaud. des Maris ont tort.*

Nos regards seuls ont dit : je t'aime!
Hélas ! il croira que mes yeux
Ont trompé son amour extrême
Par mille détours odieux :
Quand je vais causer son martyre
En prenant un autre mari,
Avant, ma bouche voudrait dire
Que mes yeux n'ont jamais menti.

SANS-SOUCI, *à part.*

Il paraît que c'est une passion... tâchons de la distraire.
(haut) Mamselle, ne pleurez pas tant ; en épousant le fils de
not' bourgeois, vous ne serez pas si mal partagée.

Air : *Autant n'en pas avoir.*

Ne craignez rien, mam'selle,
Je réponds d'votre mari ;
Il est vaillant, fidèle,
Bon fils et bon ami.
Savez-vous comme on l' nomme
Son patron est chéri ;
Il a l' nom d'un brave homme,
Mam'selle, y s'nomme Henri.

Ce nom mène à la gloire
Tout les soldats français ;
C'nom mène à la victoire
Qui donn' la douce paix.
C'nom mène à la plus belle ;
Henri, prouvant son goût,
C'soir vous épous' mam'selle,
Ce nom-là mène à tout,

La Noce de Village.

D

C É L E S T A.

C'est comme notre princesse.

Air : *L'ammistie.* (de Darondeau.)

Elle est l'orgueil, le soutien d'un grand nom
Et la gloire de la Sicile ;
Son noble cœur, son esprit doux, facile,
Indique assez la race d'un Bourbon.
Quittant les lieux de son enfance,
Ah ! cette idole des Français,
A son pays cause autant de regrets,
Que de vrais plaisirs à la France.

(*On entend dire : Me laisserez-vous, laissez-moi donc.*)

C É L E S T A.

Qu'entends-je ?

S A N S - S O U C I.

C'est un nigaud que nos jeunes filles font enrager (*à part*)
et je ne suis pas là !.. le voici.

C É L E S T A.

Je me sens fatiguée ; je rentre, mon ami.

S A N S - S O U C I.

N'oubliez pas le portrait d'Henri.

C É L E S T A.

Soyez tranquille... il ressemble tant à celui... au revoir,
mon ami. (*Elle rentre dans la chaumière.*)

SCENE XIV.

SANS-SOUCI, CIBOULE.

CIBOULE, *décoiffé et la cravate dénouée.*

Par exemple, m'arranger comme cela ! me décoiffer, moi
veuf !

S A N S - S O U C I.

Qu'avez-vous donc ?

C I B O U L E.

Elles prétendent que c'est moi qui les ai fait aller... c'est-
à-dire qui les ai promenées en les envoyant au-devant de ce
militaire.

S A N S - S O U C I.

Ah ! quelle injustice !

C I B O U L E.

Je m'en vengerai.

S A N S - S O U C I.

En épousant une d'elles !

CIBOULE.

Au contraire, en les laissant filles.

SANS-SOUCI, *apercevant la pelisse et le casque de Henri.*

Ah ! la bonne idée ! écoutez, M. Ciboule, voulez-vous vous venger tout de suite ?

CIBOULE.

J'en grille, j'en dessèche.

SANS-SOUCI.

C'est à cause de ce militaire qu'elles n'ont pas vu qu'elles vous tourmentent.

CIBOULE.

Il leur faut ce militaire absolument ; elles en veulent.

SANS-SOUCI.

Elles courent encore après lui !

CIBOULE.

A bride abattue.

SANS-SOUCI, *lui mettant le casque.*

Vous êtes ce militaire.

CIBOULE.

Comment ?

SANS-SOUCI, *lui jetant la pelisse et le manteau.*

Vous voilà chasseur pour rire... asseyez-vous là, et vous allez jouir de leurs douceurs, en vous voyant par derrière.

CIBOULE.

Oui dà ! c'est dit... peut-être bien que me prenant pour un autre, elles me trouveront aimable.

SANS-SOUCI.

Je les entends... vite, au poste !

(*Il se place à la porte de la mère Lagaule, le dos tourné.*)

SCENE XV.

Les Mêmes, MARGUERITE, jeunes Filles.

(*Marguerite et les Villageoises apercevant Ciboule, qu'elles prennent pour Henri, s'arrêtent.*)

MARGUERITE

Ah ! c'est lui !

SANS-SOUCI, *bas, aux jeunes Filles.*

Il réfléchit à l'accueil que vous lui préparez.

MARGUERITE.

Mes amies, fêtons la valeur.

CIBOULE, *à part.*

Comme elles se méprennent !

MARGUERITE,

Le défenseur de nos chaumières.

CIBOULE, à part.

Elles sont dedans.

MARGUERITE.

Celui que nous devons honorer, chérir.

CIBOULE, à part.

O mon casque!

MARGUERITE à ses Compagnes.

Air des deux Edmon.

Nous ne trouvions dans ce village
Que des imbecill's sans courage,
Que pour rire l'on promenait.

CIBOULE, à part.

On me r'connait.

MARGUERITE et ses Compagnes.

Maintenant, il s'y trouve un homme
Que pour sa valeur on renomme,
Un brave, nous offrant son bras.

CIBOULE, à part.

On ne me r'connait pas.

SANS-SOUCI, à part.

Font-elles les gentilles pour rien!

MARGUERITE, à ses Compagnes.

Offrons nos bouquets.

Air de la nature.

Acceptez, guerrier courageux,
Ces bouquets, pour vous faits d'avance ;
Ils sont la juste récompense
D'un cœur loyal et généreux.

CIBOULE contrefaisant sa voix.

D'mes yeux, une larme coule,
Pour les fleurs qu'en ce jour
Me donne votre amour,

Acceptez un retour

De Ciboule.

TOUTES.

Ciboule!

CIBOULE.

Je suis vengé!

TOUTES.

Il faut le battre.

CIBOULE, *tirant le sabre.*

Un moment ! respectez un soldat Français.

TOUTES.

Beau soldat ! (*Elles vont à lui. La mère Lagaule paraît*)

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, Mère LA GAULE.

MÈRE LA GAULE.

Eh ! bien, qu'y a-t-il ?

CIBOULE.

Je soutiens la charge.

MARGUERITE.

Il s'est fait passer pour Henri, et nous nous répandions en éloges pour cet imbécille-là... Mère Lagaule, le verrons-nous bientôt Henri ?

MÈRE LA GAULE.

Il est chez moi depuis une heure.

TOUTES.

Entrons.

MÈRE LA GAULE.

Mes enfans, vous espérez que mon fils pourra appartenir à l'une de vous ?

TOUTES.

Oui.

MÈRE LA GAULE.

C'est fini, son choix est fait ; il épouse une charmante Sicilienne.

TOUTES.

Une Sicilienne !

MARGUERITE.

Une étrangère !

MÈRE LA GAULE.

Etrangère ! elle ne l'est pas.

Air : de l'Opéra comique.

Mes enfans, j'vous d'mande pardon,
Mais de cette brü je m'arrangé ;
Elle a d' l'esprit comme un démon
Et de la bonté comme un ange ;
Dès qu'elle fait un peu de bien,
Son âme ne se sent pas d'aise,
D'après cela, vous voyez bien
Qu'elle est déjà Française.

Depuis qu'elle est au milieu d'nous,
Le plaisir, dans ses regards brille ;
En France, ell' trouve un sort si doux,
Qu'elle se croit dans sa famille ;
Les Français captivent son cœur,
Ell' dit qu'il n'est rien qui lui plaise
Autant qu' leur gaité, leur valeur ;
Elle est déjà Française.

MARGUERITE

C'est égal, c'est une injustice.

TOUTES.

C'est de la cabale.

MÈRE LAGAULE.

Eh ! bien, mamselle !.

MARGUERITE.

Nous nous vengerons.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, excepté la Mère LAGAULE.

SANS-SOUCI, *les appelant à part.*

Sit ! sit ! Voulez-vous que je vous en donne le moyen ?

TOUTES.

Où.

SANS-SOUCI.

Où... Ecoutez-moi.

Air du major Palmer.

Imitez ces étrangères
Dont l'attrait est si puissant ;
Où, copiez leurs manières,
Et leur costume charmant.
Henri ne connaît pas celle
Qu'il doit unir à son sort,
Et pour l'emporter sur elle,
Il ne faut qu'un faible effort.
Vous, prenez d'une Italienne
Le maintien tendre, amoureux ;
Vous, d'une belle Alsacienne
Le regard bien sérieux ;
Vous, d'une jolie Anglaise
Les traits bien arrondis ;
Vous, d'un' jeune Portugaise
Les yeux vifs et réjouis ;
De l'Espagnole piquants,
Prenez la légèreté ;
De l'Allemande intéressante
Ayez l'air de gravité.

(à part.)

Quelle espérance est la mienne !
Des bell' de tous les pays ,
Chez l'aimable Sicilienne
Les attraits sont réunis.

M A R G U É R I T E.

Mais où trouver tous ces costumes ?

S A N S - S O U C I.

A la comédie du château. Je vas aller avec vous ; je vous aiderai.

T O U T E S.

Non, non.

S A N S - S O U C I.

Si fait , si fait.

C I B O U L E.

Je vous suis. (*Il sort en les poursuivant.*)

T O U T E S.

Il faut qu'un' de nous obtienne
Par ce moyen un mari ;
A l'aimable Sicilienne ,
Il faut enlever Henri.

SCÈNE XVIII.

MÈRE L A G A U L E , H E N R I.

MÈRE L A G A U L E.

Mais je te dis que tu seras content ; c'est une jolie femme ,
bien faite.

H E N R I.

Ma bonne mère , votre choix me flatte , mais...

MÈRE L A G A U L E.

Mais , mais , tu ne t'attends pas au cadeau que nous al-
lons te faire.

Air de Partie carrée.

Mon fils , demande à tous ceux qui l'ont vue ,
On l'aime , rien qu'en la voyant ;
A son aspect , on se sent l'âme émue ,
On éprouve un doux sentiment.
Ah ! pour bénir c'te heureuse circonstance ,
Tous nos vœux se sont entendus.
Va , mon enfant , dans l'bouquet de la France ,
C'est une fleur de plus.

HENRI.

Air : *A Paris et loin de sa mère.*

Je la voudrais jeune et jolie ;
Joignant l'esprit à la candeur ;
Je voudrais qu'à la modeste ,
Elle unit un air de grandeur ;
Je voudrais qu'une douce flamme,
Me payât d'un amour discret.

La mère LAGAULE,
Mon cher Henri, voilà ta femme ;
Ah ! sans y penser, tu fais son portrait.

HENRI.

Je voudrais que par sa présence
Elle sut gagner chaque cœur,
Que dans la douce bienfaisance,
Elle plaçât tout son bonheur ;
Je voudrais qu'on citât son âme
Pour chaque heureux qu'elle aura fait.

La mère LAGAULE.
Mon cher Henri, voilà ta femme ;
Ah ! sans y penser, tu fais son portrait.

Eh ! mais, c'est précisément ce que nous voulons, ce que...
(à part.) Si j'osais lui dire... Mais non, laissons-lui la
surprise (elle regarde Henri.) Allons le v'là dans la réflexion de la rêverie.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, MAZZARI, père LAGAULE.

MAZZARI et Père LAGAULE

Air : *Landerira..*

Entr' la Sicile et la France,
Encore un nouvel hymen ;
Ces deux peuples, en conscience,
Font bien de s'donner la main.
Plus on est d'amis, plus on danse,
Et quand on dans' plus de chagrin.

MÈRE LAGAULE

Chut ! voyez-vous ce pauvre Henri sous ce berceau ?

MAZZARI

Je vas lui parler.

PÈRE LAGAULE

Amenez-lui votre fille, ça vaut mieux.

MAZZARI

Oui, je crois que ma fille parlera mieux que moi ; d'abord parce que c'est une fille, et puis parce que sa voix...

Père et Mère LAGAULE

Allez , allez , Mazzari. (*Il rentre dans la chaumière où est Celesta.*)

SCENE XX.

Père et Mère LAGAULE , CIBOULE

CIBOULE , *accourant*

Ah ! père et mère Lagaule... Vous ne savez pas... Le savez-vous?... Ils ne le savent pas.

MÈRE LAGAULE

Parleras-tu ?

CIBOULE

Vous allez voir des femmes de tous les pays.

PÈRE LAGAULE

De tous les pays !

CIBOULE

Oui... comme les jeunes filles du village croient que monsieur Henri préfère une étrangère à elles , elles se sont déguisées comme tout l'univers pour savoir la celle des étrangères ou le celui du pays qu'il aimera mieux.

PÈRE LAGAULE

Dis donc , femme , sans le vouloir , elles nous servent dans nos projets.

MÈRE LAGAULE

Où sont-elles ces étrangères du pays ?

CIBOULE

Les voici.

LAGAULE

Je vas chercher ma belle fille.

SCENE XXI.

Les Mêmes , toutes les Filles , SANS SOUCI , *en grecque , voilée.*

LES VILLAGEOIS

Air : *De la Danse interrompue.*

A la fête de l'hymen ,
C'est un brav' qui nous invite ;
Il va décider enfin
Cell' qui mérite
Sa main.

La Noce de Village.

E

MARGUERITE.
Nous avons fait tout exprès
Une toilette
Parfaite;
Je crains que dnp's de nos projets,
Nous n'en soyons pour nos frais.

TOUTES.
A la fête de l'hymen, etc.

MÈRE LAGAULE

Allons, mes enfans, voilà le jugement de Paris.
(On voit arriver Célesta conduite par le père Lagaule et
Mazzari.)

SCENE XXII.

Les Mêmes, CELESTA, MAZZARI, LAGAULE.

(Célesta est placée la dernière, du côté opposé à celui où
est Henri.)

TOUTES LES VILLAGEOISES.

Air : *La signora malade.*

Que vois-je ! que de grâces !
Combien elle a d'attraits !
Qui ne suivrait ses traces ?
Tout embellit ses traits.

MÈRE LAGAULE, à Henri, sous le berceau.

Allons, Henri,
Prononc' mon ami ;
Par quell' beauté
Ton œil est-il flatté ?

HENRI, indifféremment.

Vous le voulez, ma mère,
J'obéis pour vous plaire,

Mais

Je n'aim' rai jamais,

Que cet objet charmant
Qui cause mon tourment.

TOUTES

Ah ! cet objet charmant
Caus'ra notre tourment.

PÈRE LAGAULE

Allons, Henri, prononce, voilà des belles de toutes les
nations.

HENRI

Air : *Du pot de fleurs.*

De voyager, j'eus autrefois l'envie,
Pour voir les belles de tous les pays ;
Je visitai l'Espagne, l'Italie,
Londres, Vienne et même Paris.
Dans chaqu' pays, quoiqu'en beauté fertile,
Quelques momens, à peine je restai,
Mais en Sicile un jour je m'arrêtai.
CELESTA, *qui a reconnu Henri, s'avance.*
Monsieur, je suis de la Sicile.

HENRI

Quoi ! Celesta !

CELESTA

C'est vous qu'on nomme Henri ?

LAGAULE

Et vous vous aimiez ?

MÈRE LAGAULE

Pauvres enfans ! leur tourment est fini.

MAZZARI, *prenant leurs mains.*

Mariés pour votre bonheur et le nôtre.

MARGUERITE, *à ses compagnes,*

Et nous, condamnées à rester filles.

CIBOULE *qui a considéré une femme grecque voilée.*

Un moment ! en voilà une voilée qui me toise avec une pudeur, qui me dévisage avec une décence... Qui êtes vous, ma belle ?

SANS SOUCI

Grecque.

CIBOULE

Elle est Grecque... Ne pourrait-on ?

SANS SOUCI

Oui, mon cher.

CIBOULE

Son cher !... Vous voudriez ?...

SANS SOUCI

Oui, mon ami.

CIBOULE

Son ami !... Si je m'offrais.

SANS SOUCI.

Tout de suite, cher époux ! (*Il tombe dans ses bras.*)

CIBOULE.

Elle est folle de moi... me v'là marié... Ah! ma grecque ,
vous me vovez à vos pieds!

SANS SOUCI , *jetant son voile et sa robe.*

Rélevez-vous.

CIBOULE et TOUS,

Sans Souci!

TOUS.

Ah! ah! ah! ah! ah!

CIBOULE , *en colère.*

Ah! ah! ah! il y en a plus d'un qui le prendrait pour une
femme.

PÈRE LAGAULE.

Allons , mon garçon , et vous , mes enfans , à la nœce.

TOUS.

A la noce!

(*On entend le tambour, l'air de vive Henri IV. Tout le monde
s'arrête.*)

SCENE XXIII ET DERNIÈRE.

Les Mêmes , UN GARDE NATIONAL.

LE GARDE.

Mes amis , les Gardes Nationnaux qui ont été au-devant
de la Princesse , ont préparé une petite fête à laquelle ils
vous invitent.

MÈRE LAGAULE.

Nous voilà.

TOUS.

Nous voilà.

(*Le rideau du fond se lève. On voit le portrait du Roi placé
au milieu d'une illumination; ceux du duc de Berri et de
la Princesse sont à chaque côté de Sa Majesté.*)

TOUS , *s'inclinant.*

Air de la Tyrolienne.

Ah! voilà bien ce tableau de famille
Que le Français avait tant souhaité;
Après d'un Roi chez qui la bonté brille,
On doit trouver l'honneur et la beauté.

LES FEMMES.

Puisses-tu , chère Princesse ,
Jalons' de notre bonheur ,

Donner à notre tendresse
Des témoins d'un' noble ardeur.
Que d' jolis enfans ,
Un jour bien vaillans ,
Soutiennent nos droits ,
Notr' pays , nos lois ;
Voilà quels seront sans cesse
Les souhaits
D' tous les bons Français.

PÈRE LAGAULE.

Vive le Roi !

TOUS.

Vive le Roi !

MAZZARI

Vive le duc de Berri !

TOUS

Vive le duc de Berri !

MÈRE LAGAULE

Vive la Princesse !

TOUS.

Vive la Princesse !

HENRI

Vive la France !

TOUS

Vive la France !

MÈRE LAGAULE

Le beau jour ! pour le rendre plus doux encore , récapitulons , mes amis , tout ce que nous devons à notre bon Roi ;

VAUDEVILLE.

Air : *Sans mentir.* (des Habitans des Landes.)

Lorsque de cruelles guerres
Moissonnaient tous nos enfans ,
On entendait chez les mères
Qu' des pleurs , des gémissemens.
A présent , c'est autre chose ,
Quand un enfant grandira ,
Une bonn' mère , et pour cause ,
En l'embrassant s'écria :
Le voilà. (*bis.*)
C'est le Roi qui me l' sauva.

HENRI.

Pour la gloire et sa chimère ,
Vingt fois , j'ai failli périr ,
Enfin , prisonnier de guerre ,
De misér' j'allais mourir ;

Au r' tour du Roi l'on m' délivre ;
 Je r' deviens libre et soldat.
 En esclav' j' pouvais vivre ,
 J' pouvais mourir sans éclat.

Me voilà. (*bis.*)

C'est au Roi que j' dois tout ça :

PÈRE LAGAULE.

Un captif rit de sa chaîne ,
 Quand il est en liberté ;
 Oublions tous notre peine
 Revenons à la gaité ;
 Long-tems elle fut bannie ,
 Mais elle revient déjà ,
 Et chaque Français s'écrie :
 C'te gaité qu'on exila ,
 La voilà. (*bis.*)
 C'est le Roi qui la ram'na.

SANSSOUCI.

D'puis vingt ans dans les familles ,
 Grâce à la conscription ,
 Pour marier les jeun' filles ,
 On n' trouvait pas un garçon.
 À présent , dans son village ,
 Chaque garçon restera ,
 Et l' jour de son mariage
 Chaque fillette se dira :

M'y voilà. (*bis.*)

Sans le Roi , j' n'en s' rais pas là.

CIBOULE.

On dit que je suis un' bête ,
 Certain'ment , e' est un malheur ;
 Mais les fautes de ma tête
 Ne font pas d' tort à mon cœur.
 A nos Princ' , à notr' Monarque
 Faut-il donner chaque jour
 Nouvell' preuve , nouvelle marque
 Et de respect et d'amour ,

Me voilà. (*bis.*)

(*Montrant son cœur.*)

Pour eux , mon esprit est là :

MAZZARI.

Quand ell' quitte sa famille
 Pour serrer les nœuds d' l'hymen ,
 On sait qu'une jeune fille
 Eprouve quelque chagrin ;
 Mais notr' Princesse si chère
 Bien vit' se consolera ,
 Il lui faut un second père ,
 En France ell' le trouvera ;
 Le voilà. (*bis.*)
 C'est le Roi qui le sera.

CELESTA, au public.

Quand il vous offre un ouvrage ,
Un auteur est tout tremblant ;
Il redout' plus d'un orage ,
Mais ce soir , c'est différent ;
Le nôtre est certain d'avance
Que l' public applaudira ,
Et qu' vous aurez d' l'indulgence ,
Surtout quand il vous dira :
C' tableau là (*bis.*)
C'est le Roi qui l'inspira.

FIN.

